

fournir aux puissances étrangères. Pourquoi n'irait-on pas, comme on l'avait déjà fait plusieurs fois, exiger les armes à la main la réparation de ces griefs? Mais, cette fois, il ne s'agissait pas de paraître sur ces côtes lointaines et de repartir avec un traité, ni même d'occuper un port et de percevoir soi-même les indemnités nécessaires. Cette fois, notre arrivée devait être le signal d'une révolution, préparée par un parti et provoquée par la vue de nos armes. Cette révolution, que des émigrés pleins d'assurance représentaient comme certaine autant que facile, devait, dit-on, renverser la république et aboutir avec notre appui à la fondation d'un trône.

Ce trône, pour qui serait-il? L'idée seule d'en disposer était une séduction bien puissante. Relever pour soi-même un trône abattu, quelle faveur de la fortune; mais en élever un pour autrui, donner soi-même une couronne, n'est-ce pas le comble de la grandeur humaine? A ces images enivrantes se joignaient d'autres rêves plus vagues encore, mais par cela même plus propres à séduire et revêtues d'une indistincte grandeur : régénération de la race latine dans le Nouveau-Monde, création d'un équilibre, barrière opposée à l'envahissement de la race anglo-saxonne, mines de métaux précieux inépuisables, percement d'un isthme, etc...

Sur quel front cependant poserait-on cette couronne? Sur le front d'un autre rêveur, qu'une ambition jusqu'alors déçue et qu'une idée exagérée de

ses forces disposaient aux aventures. Né sur les marches d'un trône, épris de grandeur monarchique et avide de popularité, placé par le sort à égale distance du rôle de chef d'empire et du rôle de chef de révolution, ayant du goût pour les deux rôles et s'agitant entre les deux, tenu ainsi dans une sorte d'impuissance, gêné et embarrassé de plus d'une manière, et persuadé que la fortune, qui ne pouvait l'oublier, lui ménageait quelque magnifique surprise, l'archiduc Maximilien crut reconnaître sa destinée et lui obéir en acceptant ce don funeste. Que de fois cette couronne lui était apparue dans ses rêves : « L'escalier monumental du « palais de Caserte, écrivait-il en 1851, est digne « de la majesté. Quoi de plus beau que de se figurer le souverain placé en haut et comme resplendissant de l'éclat du marbre qui l'environne et de se le figurer laissant venir jusqu'à lui les humains! « La tourbe monte gracieusement; le roi leur envoie un regard gracieux, mais qui tombe de haut. Lui, le puissant, l'impérieux, il s'avance vers eux avec un sourire d'une auguste bonté. « Qu'un Charles-Quint, qu'une Marie-Thérèse paraissent ainsi au haut de cet escalier, et je voudrais voir celui qui ne courberait pas la tête devant la majesté à qui Dieu donne la puissance! « Moi aussi, pauvre éphémère, je sentis remonter en moi l'orgueil que j'avais déjà éprouvé dans le palais des doges de Venise, et je songeai combien il devait être agréable en de certains moments,

« trop solennels pour être fréquents, de se tenir au
« haut d'un tel escalier, de pouvoir laisser tomber
« son regard sur tous les autres, et de se sentir le
« premier, comme le soleil dans le firmament! »
Tel fut le rêve de ce malheureux prince, qui de-
vait se réveiller la main d'un soldat de Juarez sur
l'épaule et en route pour le fossé de Queretaro.
Toutefois, c'était l'homme qui convenait à l'entre-
prise; il accepta, non sans hésitation ni sans crainte,
et partit.

On voudrait pouvoir effacer de notre histoire les
événements qui avaient précédé son arrivée sur
cette terre lointaine. Quoi de plus triste, en effet,
que de voir une vaillante armée servir d'instrument
à une politique qui se sent obligée de cacher sous
des revendications équitables un but illégitime?
Nous nous présentions au Mexique, à peu près
comme Garibaldi était naguère aux portes de Rome,
c'est-à-dire avec l'espoir d'y provoquer une révolu-
tion qui nous était promise, qui nous paraissait due
et qui était indispensable à la suite de nos desseins.
Or, non-seulement cette révolution n'éclatait pas,
mais le gouvernement régulier du pays, traitant
avec nous comme avec nos alliés, nous offrait toutes
les satisfactions imaginables. Que faire, à moins
d'avouer que c'était ce gouvernement même, qu'au
mépris du droit des gens, on venait expressément
détruire? Le rejet de la convention de Soledad ne
fut pas autre chose que l'aveu de cette résolution
irrévocable, et notre armée fut dès-lors engagée

sur cet âpre chemin, semé de victoires fréquentes
et inutiles.

Nous ne nous arrêterons pas sur cette guerre qui
comptera, quoi qu'on en dise, parmi les actes mili-
taires les plus méritoires de notre intrépide armée.
Le sentiment du devoir pouvait seul la soutenir
dans une tâche aussi pénible, et elle l'a remplie avec
une fermeté héroïque. En dépit du nombre relative-
ment si restreint de ses envahisseurs, malgré les
épreuves d'une lutte qui, en se prolongeant et en
s'envenimant, ne pouvait éviter de devenir cruelle,
le Mexique sentit bientôt la main d'un maître. Il
fut occupé et soumis assez loin et assez longtemps
pour qu'un empire pût se fonder, si cette fondation
eût été possible; et lorsque le jour de la concentra-
tion et de l'évacuation fut venu, cet échec si com-
plet de notre politique devint encore par l'ordre
parfait de cette vaste opération, par l'absence de
tout désastre, par l'attitude respectueuse de nos
ennemis, un dernier succès pour nos armes. Si
donc le prestige politique de la France a gravement
souffert au Mexique, si le sang français et si l'or
français y ont été follement répandus, notre hon-
neur militaire en revient sauf; et sans entrer ici
dans des débats personnels que je n'ai pour ma
part ni les moyens ni le devoir de juger, je félicite
mon pays d'avoir rencontré dans le principal et
dernier chef de cette pénible guerre un serviteur
éprouvé dont la main ferme et dont la volonté tran-

quille peuvent rendre bientôt quelque grand service à la France.

Mais aucun succès militaire ne pouvait prévaloir contre cette double cause de ruine : impossibilité politique de fonder un empire au Mexique sur l'appui d'un parti national et résurrection des États-Unis. On verra aisément, par les détails curieux que contient cet ouvrage, combien était chimérique l'espoir de trouver au Mexique un parti disposé à concourir à l'établissement d'un trône et capable de le défendre. L'anarchie même a ses préférences et un certain ordre qui lui est propre. Sur ce vaste territoire, où l'isolement est si facile, l'indépendance si aisée, la révolte si séduisante, la forme fédérative et républicaine n'était pas seulement indiquée par la nature des choses, elle était entrée dans les habitudes et acceptée par les esprits. En outre, l'intervention étrangère, qui n'est jamais agréable à ceux même qu'elle vient soutenir, confondait désormais la cause de la république avec la cause même de la patrie. Enfin, il fallait choisir entre les deux partis irréconciliables qui depuis longtemps déchiraient le Mexique, et lorsque Maximilien, suivant la méthode consacrée en pareille circonstance, affectait d'incliner vers le parti qui le combattait plutôt que vers le parti qui l'avait appelé, il s'aliénait irrévocablement ses amis sans gagner ses adversaires. Il oscilla donc misérablement entre les deux camps jusqu'au jour suprême où il se livra tout entier à celui qui lui offrait de

tenter pour sa cause un dernier effort, et qui le conduisit à sa perte.

Pendant ces alternatives de succès militaires et d'embarras politiques, d'espérances et de craintes qui composèrent la courte histoire de cet empire, la victoire du Nord aux États-Unis décidait de son existence et en marquait le terme inévitable. Trompé dans ses calculs, et voyant se relever inopinément ce puissant État, sur la ruine duquel on avait compté, le gouvernement français avait essayé vainement de mettre obstacle à cette résurrection menaçante. Il avait sollicité l'Angleterre et la Russie d'intervenir en commun aux États-Unis pour obtenir en faveur du Sud un armistice et des négociations, c'est-à-dire le salut. L'Angleterre avait refusé d'entrer dans cette croisade, et cette prudence, qui lui devient de plus en plus habituelle, avait étouffé chez elle la voix de la passion et les conseils de l'intérêt. Quant à la Russie, trop heureuse de voir renaître avec éclat une puissance qu'elle a toujours flattée, et de recueillir aux États-Unis l'héritage de notre ancienne faveur, elle ne pouvait un seul instant prêter l'oreille à une proposition de ce genre. Laissé ainsi à lui-même, le gouvernement français hésita et recula devant une tâche si sanglante et si difficile. Dès ce moment, l'entreprise du Mexique était condamnée, et l'on pouvait presque compter les jours qui séparaient encore Maximilien de sa chute.

Pour les États-Unis, en effet, l'entreprise mexi-

caine n'était qu'un épisode de leur guerre civile; ils la considéraient comme une de ces attaques ou de ces injures qu'on supporte dans la mauvaise fortune, avec l'espoir de les effacer sinon de les venger quand reviennent des jours meilleurs. Ils avaient donc traité ce mal avec patience, contenant leur ressentiment, blâmant l'entreprise, et réservant leur conduite future, s'efforçant d'en parler sans trop d'amertume, et accommodant leur langage à leur sort incertain. Mais une fois relevée, bien que sanglante encore et sentant une nouvelle vie courir dans ses veines, la République tourna aussitôt de ce côté son attention et résolut de saisir une occasion si favorable pour rentrer avec quelque fierté sur la scène du monde. Dès-lors commença cette longue série de plaintes, d'insinuations, de sommations et de menaces à peine déguisées, qui éprouvèrent si cruellement notre orgueil sans lasser notre patience. Que pouvait-on faire, en effet? Entrer en guerre avec les États-Unis ressuscités, lorsqu'on avait sagement reculé devant leur faiblesse même et devant leur apparente agonie, et s'engager dans cette grande aventure pour sauver un trône déjà chancelant, et que de nombreux indices semblaient déjà condamner, en dehors de cette cause certaine de ruine! Le gouvernement français ne songeait nullement à prendre ce parti téméraire, et malgré l'accord ancien et constant des pouvoirs publics avec tous les désirs du chef de l'État, on pouvait craindre qu'il fût difficile d'entraîner jusque-là la France. En

même temps, d'autres fautes plus graves encore et commises plus près de nous, commençaient à porter leurs fruits et réclamaient déjà pour les affaires de l'Europe toute l'attention aussi bien que toutes les forces de notre pays. La chute de l'empire mexicain fut donc acceptée par le gouvernement français comme un sacrifice absolument imposé par la fortune.

Mais il importait, pour diminuer l'échec du gouvernement français, que Maximilien ne parût point renversé violemment du trône, et de peur qu'il n'en fût précipité, il fallait ne rien négliger pour lui persuader d'en descendre. C'est surtout sur cette dernière partie de l'histoire de l'aventure mexicaine que ce livre abonde en détails attachants et tristes. On verra quels dégoûts furent imposés à ce prince, comment il dut renoncer graduellement à chacune de ses espérances, même les plus légitimes, comment l'ombre et l'abandon s'étendirent autour de lui, comment il vit s'échapper de ses mains, avec une vitesse imprévue, tous les moyens de combattre et de régner. Et le voyage lamentable de cette princesse digne de l'éloquence de Bossuet! Et la fin de ce couple infortuné, par la folie et le supplice, dénouement vraiment digne du pinceau de Shakspeare! Et, pour ne rien omettre, qu'on se représente au-dessus des acteurs malheureux ou humiliés de ce drame, et le poussant vers son terme, l'arrogante république américaine à peu près dans l'attitude qu'eut un instant l'Europe coalisée lors-

qu'elle prétendit contraindre Louis XIV à détruire de sa main le trône qu'il avait élevé en Espagne, et à en précipiter lui même son petit-fils! Jamais spectacle plus émouvant ne fut donné au monde; jamais la France ne reçut de plus vive ni de plus claire leçon; puisse cette leçon du moins n'être pas inutile! Qu'elle contribue, s'il se peut, à nous préserver d'aussi grandes fautes et de plus grands malheurs!

Novembre 1867.

PRÉVOST-PARADOL.

L'ÉLEVATION ET LA CHUTE
DE
L'EMPEREUR MAXIMILIEN

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

HISTOIRE
DE L'INTERVENTION FRANÇAISE AU MEXIQUE
1861—1867

L'expédition française au Mexique appartient désormais à l'histoire. Le second empereur mexicain a été fusillé à Querétaro en 1867, comme le premier l'avait été à Padilla, en 1824. Tous les deux pourtant aimaient leur pays d'adoption, et Maximilien y avait apporté un sentiment très élevé de sa mission.

Au moment où un débat solennel retentit dans l'enceinte de notre Palais législatif, qu'il nous soit permis de rechercher les causes diverses qui ont concouru à la ruine de cette entreprise lointaine. L'heure est d'autant plus favorable à cet essai, que les différents actes du drame mexicain, si fécond en péripéties, datent d'hier, pour ainsi dire. De plus, il